REVUE

DE

COMMINGES

PYRÉNÉES CENTRALES

FONDÉE EN 1885

BULLETIN TRIMESTRIEL

de la Société des Etudes du Comminges à Saint-Gaudens
et de l'Académie Julien-Sacaze à Bagnères-de-Luchon

TOME LXXIII. — ANNÉE 1960

4e trimestre



IMPRIMERIE DES ATELIERS PROFESSIONNELS DE L'ORPHELINAT SAINT-JEAN
12, ROND-POINT SAINT-MARTIN — ALBI

1960

Grottes et Gouffres de la vallée de l'Arize (H.-P.)

« Le mystère est un des plus grands charmes de la Nature. »
(Comte RUSSEL, *Souvenirs d'un Montagnard.*)

Les avant-monts des Pyrénées Centrales — (Calcaires du Jurassique et Crétacé) — fourmillent en grottes, gouffres et rivières souterraines dont l'exploration systématique se révèle du plus grand intérêt, tant au point de vue Spéléologie que Préhistoire.

Dans cette région du Haut Comminges, sur plus de 100 grottes ou gouffres que j'ai visités ou explorés à ce jour, j'ai porté une attention particulière sur la modeste, mais pittoresque, vallée de l'Arize (Hautes-Pyrénées). Pour l'avoir parcourue inlassablement durant quatre années, je pense en connaître toutes les cavités, que pour la plupart j'ai explorées le premier. Celles-ci, certes, ne se sont pas révélées d'un très haut intérêt spéléologique — et encore moins préhistorique — Je crois cependant faire œuvre utile, ou tout au moins intéressante, en apportant ma modeste contribution à la connaissance de son sous-sol.

Née à proximité (à l'Est) du Pic de Douly, l'Arize, petit ruisseau tranquille, se fraye paresseusement un chemin entre quatre montagnes. A l'Est : le Montsacon (1 541 m) et le Mont Caup (1 246 m) — et à l'Ouest : le Mont Né (1 341 m) assez distant, toutefois, mais qui arrive avec peine au pied du ruisseau par deux petits monts ; le Mont du Rat et le Mont Sieut ; et enfin le Picarre (1 368 m), vaste triangle isocèle dont la pointe Nord (Pic de Mont Mouch) guide l'Arize pour la jeter dans le Nistos, à Bas-Nistos.

Tout est modeste dans cette vallée. Pas de traces du Paléolithique (à cause des glaciers), ni du Néolithique. Même pas de l'époque Romaine (exception toutefois du sommet du Montsacon, habituellement rattaché à la vallée de la Barousse plutôt qu'à celle de l'Arize), alors que vestiges abondent dans la vallée de Nistos [1]. (Nous verrons toutefois qu'un abri sous roche m'a révélé, par un sondage malheureusement trop rapide, quelques fragments de poteries ; (mais de quelle époque ?).

---

(1) Cf. *Les Quatre Vallées*, de A. SARRAMON. Chapitre III, page 58.

Il faut arriver au début du XVI[e] siècle pour y voir un peu d'animation, de vie, grâce à des ferrières et des verreries dont, du reste, on ne retrouve plus trace de nos jours [2].

La population y est peu nombreuse et très disséminée, s'échelonnant entre Bas-Nistos et le lieu-dit « Houssadets » ; encore que beaucoup de fermes soient abandonnées et ne servent plus que de granges. Population autochtone, puisque les rares familles qui y vivent ont presque toutes entre elles un lien de parenté : les deux tiers des habitants ont pour même nom : Castéran !

Quant à la culture, elle y est tout juste symbolisée par quelques rares champs que la montagne a bien voulu accorder aux paysans. Elevage restreint aussi, quelques vaches et moutons que l'on mène paître là où la culture n'est pas possible, et surtout au Col de Chérach (alt. : 900 m) joignant l'Arize à la Barousse par l'intermédiaire du Col de Mortis.

Par contre la forêt s'étale largement, et une grande entreprise de bois de Pau sait en tirer profit, puisque depuis quelques semaines elle a monté un vaste chantier de coupe de bois, sur le versant Est du Picarre.

Ce rapide coup d'œil donné sur la vallée, quittons Bas Nistos et remontons l'Arize [3].

I. PIC DE PICARRE

(Bois et montagne de Mont Mouch)

a) **Grotte de « Minaïré »** (Coordonnées : 449,20 — 80,78) [4]

A droite, après le premier pont qui enjambe le ruisseau, s'ouvre notre première grotte de la vallée. C'est un tunnel de 50 mètres de long où un bassin d'eau (que les paysans du coin appellent pompeusement un « Lac ») marque le terminus. Un examen, si rapide soit-il, permet de constater que les parois par endroits ont été attaquées au pic. Il s'agit en effet d'une petite cavité naturelle agrandie en vue d'exploitation de minerai (d'où le nom patois de « minaïre » pour désigner cette grotte). Quelques paysans que j'interrogeai à ce sujet m'apprirent qu'il y a 70 ans environ cette cavité fut mise en exploitation pour en tirer la galène, forme naturelle du plomb argentifère.

Une anecdote assez plaisante (mais dont je doute de l'authenticité !)

---

(2) Cf. *idem*, page 412.

(3) Pour l'exploration des gouffres de profondeur notable, j'ai été aidé par deux jeunes montréjeaulais, qui ont contracté depuis le « virus spéléologique » : Jean Tornamorel et Bruno Bourdel.

(4) La situation des cavités sur la carte au 1/20.000[e] est indiquée par les coordonnées. Etant donné l'éloignement de certains gouffres de points de repères précis, celles-ci sont estimées avec une erreur possible de 50 mètres environ sur le terrain.

me fut contée par un brave homme des environs, au sujet du fameux « Lac ». Désirant pousser plus en avant sous la montagne afin d'agrandir l'aire d'exploitation, l'équipe de mineurs décida de vider ce « lac » à coups de seaux. L'opération dura 15 jours et 15 nuits, sans arrêt. A la fin du quinzième jour, le dernier seau ayant enlevé la dernière goutte d'eau, et le soir arrivant, il fut décidé que l'on prendrait un repos complet — (et bien mérité, on s'en doute) — et que l'on pénètrerait dans l'inconnu le lendemain matin.

Comme on l'imagine, le lendemain le « lac » rempli d'une belle eau limpide arrêta à nouveau les mineurs...

b) **Abri sous roche de Mont Mouch** (Coordonnées : 449,24 — 80,40)

Sur le versant naissant du Mont Mouch (Picarre), s'ouvre, romantique, le porche d'un abri sous roche. Large, haute, profonde d'une dizaine de mètres, cachée au sein d'une frondaison luxuriante, cette petite cavité est la réduction de la grotte de Gourdan, préhistorique. Etant donné sa position, à 800 m d'un ruisseau, j'ai cru à un habitat possible, sinon Paléolithique, tout au moins Néolithique.

J'y effectuai donc un sondage — trop rapide parce que mal outillé et pressé par le temps — et à 40 cm de profondeur mon outil tira de l'argile deux fragments de poteries, d'une pâte grisâtre très grossière, sur lesquels un spécialiste seul pourrait émettre quelque hypothèse intéressante.

c) **Grotte du Chef** (Coordonnées : 449,44 — 80,00)

En remontant toujours la vallée et à la même altitude, à 800 mètres environ de l'abri sous roche, à l'orée d'un bois, baille une étroite ouverture où une porte rouillée et démantelée avait eu la prétention, jadis, d'interdire l'accès.

Il s'agit de la « grotte du chef », baptisée ainsi par les paysans de la vallée, en l'honneur d'un chef cantonnier qui la découvrit, il y a une vingtaine d'années. Quelques draperies calcaires, quelques stalagmites en décorent agréablement l'unique salle de 50 m de long, dont le sol est constellé de gours du plus heureux effet.

En outre, j'y ai toujours vu une famille de chauves-souris (rhinolophes) d'une centaine d'individus y élire domicile durant l'hiver. A l'entrée de la grande salle, un rapide sondage ne m'a rien révélé.

d) **Gouffre du Picarre** (Coordonnées : 449,44 — 78,76)

Toujours plus au Sud, le Picarre lui-même nous a offert un beau gouffre, puisqu'il s'agit du 2e le plus profond de la vallée.

Il me fut signalé par un brave paysan (nommé Castéran, bien sûr !), qui me le décrivit avec force gestes, comme insondable ; ponctuant ses explications de nombreux : « Vous n'arriverez pas au fond ! Qui sait où il va ? ».

Habitué à de telles exagérations [5], je décidai tout d'abord d'y faire une courte reconnaissance, avec mon jeune ami Bruno Bourdel.

Ce gouffre s'ouvre à 1 100 mètres d'altitude. Les pierres que nous y jetâmes nous révélèrent une assez grande profondeur. J'amarrai les 40 mètres d'échelle que nous avions emportés pour cette première reconnaissance et, assuré par Bourdel, j'en atteignis le dernier échelon constatant que le gouffre continuait encore en profondeur et même s'évasait vers le bas. Ne pouvant ce jour-là descendre davantage, nous prîmes le chemin du retour et, alors que nous dévalions les pentes boisées du Picarre, nous projetions déjà une nouvelle exploration avec tout le matériel nécessaire.

En une deuxième expédition, mes deux collègues Bourdel et Tornamorel, et moi-même, nous repartîmes à l'assaut. Ecrasés par le poids du matériel (échelles, cordes, etc...), la montée sous bois fut très pénible. Enfin, à midi, nous arrivons à proximité du gouffre. Nos 100 mètres d'échelle d'élektron amarrés à un arbre, je descends, assuré par mes deux compagnons. Et me voilà, tout de suite, pris par cette « ivresse des profondeurs » qui exalte tout spéléologue s'enfonçant dans l'inconnu. Le gouffre s'évase amplement, si bien que l'échelle, pendant dans le vide, tourne, tourne, balance, et crée ainsi une impression pénible.

A —60 mètres, j'atteins le fond sur le classique cône d'éboulis, et constate avec plaisir que s'ouvre une large galerie.

Je crie quelques renseignements à mes compagnons, mais la grande profondeur à laquelle je me trouve ne leur permet pas de comprndre mes paroles. La corde d'assurance est hissée à la surface afin de permettre au second de descendre. Des pierres sifflant et éclatant au sol annoncent la descente de Bourdel. Levant la tête prudemment à cause de la chute des projectiles, j'aperçois, à une cinquantaine de mètres au-dessus, une lumière et une silhouette qui s'agite sur la fine échelle d'élekton. Le photophore de mon camarade illumine les parois noires et ruisselantes du gouffre et découvre un décor des plus impressionnants.

Tornamorel, lui, s'est sacrifié pour rester à la surface afin d'assurer la remontée. Et pendant que là-haut, il se laissera aller à un farniente forcé, nous parcourons la galerie entrevue à la base du grand puits, sur une trentaine de mètres pour arriver à un cul-de-sac. Au-dessus de nous la voûte se perd dans le noir. Il s'agit d'un aven dont la commu-

---

(5) Dans le Pic du Gar, on m'avait également décrit avec de puissantes exclamations et terrifiantes mimiques un gouffre (insondable, vous n'en doutez pas) où une équipe de spéléologues avait eu peur de descendre !... On nous conseilla même de prendre des mulets pour porter l'écrasant matériel dont nous nous étions chargé ! Or, le dit gouffre « insondable » accusa une « effroyable » profondeur de six mètres... Depuis ce jour, nous nous sommes aperçus qu'il n'y avait qu'un seul abîme insondable, celui de la bêtise humaine.

nication avec l'extérieur est actuellement obstruée. Sur la paroi pend une énorme stalactite d'une dizaine de mètres ; et sur le sol de petits gours font le plus heureux effet.

Sur la droite, un chaos de rochers barre la route, nous nous y insinuons péniblement par une étroiture peu engageante. Derrière une cascade de puits s'amorce.

Le premier, de 15 mètres, descendu à l'échelle, nous débouchons dans une galerie spacieuse au début, mais qui s'amenuise en un couloir étroit. Puis, brusquement, second puits, plus grand, impressionnant, dont le plafond est constellé de grosses stalactites. L'extrémité de l'échelle n'atteint ici qu'un petit balcon sur lequel je prends pied pour constater que le puits continue encore de 25 mètres environ. Puits circulaire, de dix mètres de diamètre, taraudé par les eaux qui devaient y tourbillonner jadis avec une force effroyable.

Au moment de rejoindre la surface, nous apercevons à l'autre extrémité de la galerie du fond, un autre puits dont, également nous ne pouvons atteindre le fond.

L'exploration, pour aujourd'hui, s'arrêtera là, nous rejoignons le grand puits de 60 mètres et opérons la remontée.

L'exploration d'un gouffre, surtout avec une faible équipe (nous n'étions que trois) se heurte toujours à des embûches, à des difficultés multiples au point de nécessiter des tentatives répétées dont s'accommodent mal les récits destinés à la relater. Je m'excuse donc de convier le lecteur à pénétrer une troisième fois à ma suite dans ce gouffre difficile.

Pour cette troisième expédition, dont le but était de descendre les deux puits terminaux, de part et d'autre de la galerie du fond, nous réunîmes tous les moyens nécessaires pour pousser le plus bas possible (échelles et cordes bien sûr, mais aussi tente et téléphone, pour l'équipe de surface composée de deux jeunes Montréjeaulais. Il avait été décidé qu'une fois descendu le grand puits de 60 mètres, nous le déséquiperions afin de récupérer les échelles destinées à nous servir pour le fond.

La descente du puits circulaire se fit par une belle verticale de 45 mètres, ce qui donne au gouffre une profondeur totale de 118 mètres. Nous constatons que les deux puits terminaux se réunissent par une galerie de 30 mètres. Nous avons recherché en vain la continuation par où durent s'enfuir les eaux qui ont creusé toute cette succession de puits.

Ce gouffre n'est autre qu'une immense diaclase orientée N.-E.-S.-O., taillée en plein calcaire dolomitique d'une largeur variant de 1 à 10 mètres, et d'une longueur de 100 mètres environ.

e) **Gouffre de Sarradets** (Coordonnées : 443,60 — 78,50)

Légèrement au Sud, toujours sur le Picarre, à 1 000 mètres d'altitude, un autre gouffre — au sommet de la falaise de Sarradets — dont l'entrée est si étroite qu'elle est invisible à plus de deux mètres. Il est

plus modeste que son voisin, puisque nous touchions le fond à —40 mètres. Là, belle coulée de « mondmich », état spécial de la calcite ; c'est de la stalagmite trop imprégnée d'eau pour se solidifier et cristalliser.

II. PIC DE MONT CAUP

a) **Gouffre du Pied de Bouch** (Coordonées : 450,32 — 79,92)

Dans une abondante et vaste végétation de ronces, de genevriers et de buis, baille un petit vestibule donnant accès à un puits de 8 mètres, où au fond, nous n'avons pu circuler que dans une petite salle en forme de croissant de trente mètres de long.

b) **Perte de l'Arize** (Coordonnées : 450,60 — 79,20)

La cavité la plus mystérieuse — et de ce fait la plus intéressante — est bien cette Perte de l'Arize dont le vaste porche n'échappe à personne. C'est là qu'une partie du ruisseau s'engouffre sous une voûte noire où un trou, à gauche, a dû tenter maints spéléologues. Par sa situation à la vue de tout le monde — on la voit depuis la route — cette cavité ne m'a jamais tenté, et ce n'est que sur les conseils de Monsieur Norbert Casteret que je décidai d'y pénétrer. Cette perte, en effet, mérite bien d'être étudiée puisque à l'avis du célèbre spéléologue, le ruisseau reverrait le jour — si l'on peut dire — au gouffre de Poudac[6], à Génerest, soit un parcours souterrain en ligne droite de trois kilomètres. Et de plus on suppose une jonction entre ce gouffre et une résurgence de Tibiran (captée en partie par les Romains pour alimenter en eau, à l'aide d'un aqueduc, la ville de Lugdunum convœnarum), ce qui ferait une longueur totale de 7 kilomètres. Signalons qu'au-dessus du réseau souterrain supposé, mais sans relation effective avec lui, s'ouvrent les gouffres de la Spuguette et du Clot de las Spugos à Labat.

Il s'agirait là donc d'un réseau hydrogéologique très intéressant et une expérience de coloration serait souhaitable afin de confirmer — ou d'infirmer — les hypothèses émises plus haut.

Je décidai donc d'explorer minutieusement la perte de l'Arize et c'est en caleçon de bain, dans une eau glaciale (nous sommes au mois de mars, et il neigera quelques jours plus tard...), que je me laissai happer par l'étroite ouverture, au fond du vaste porche d'entrée. A peu de distance, je trouvai l'étroiture terminale de la caverne, qui m'avait été signalée, où l'eau seule s'infiltre. Allongé de tout mon long dans l'eau, je commençai à creuser, sans entrain, il faut le reconnaître.

---

(6) Celui-là même étudié par E. A. Martel.

Au bout d'un moment, pour me réchauffer, je rampai dans un petit boyau, à sec, parallèle au lit du ruisseau. Une chattière à nouveau arrêta ma progression. L'agrandir fut un jeu comparé à l'étroiture glaciale de tout à l'heure. Ce passage franchi, je pénétrai dans une galerie inconnue et à ma satisfaction le bruit d'une cascade me parvint, signe que ayant contourné l'étroiture inondée, j'allais retrouver le cours hypogé. Malheureusement un nouveau passage étroit arrêta mon avance, et l'heure étant tardive je dus battre en retraite.

Le dimanche suivant, revenu sur les lieux et m'apprêtant à m'enfoncer dans la grotte, j'avisai une petite anfractuosité où je m'engageai. A mon étonnement, par un étroit boyau, je pénétrai dans une diaclase que je parcourus en opposition sur une vingtaine de mètres. C'est alors que je débouchai sur une cascatelle (celle que j'avais entendue le dimanche précédent au fond de l'étroit boyau). Voilà le ruisseau retrouvé qui occupe toute la largeur de la galerie. Malheureusement, quelques mètres plus loin, un passage trop étroit ne laisse place qu'à l'eau...

Là, sur la droite, une petite galerie m'avait fait espérer contourner cet obstacle une fois de plus, mais brusquement elle se dirige vers la surface.

Voulant tenter une dernière chance, j'orientai alors mes recherches à l'extérieur en vue de trouver au-dessus de la Perte un puits faisant office de regard sur le ruisseau qui m'aurait permis d'y accéder.

c) **Gouffre du Bois de Bouch** (Coordonnées : 450,82 — 79,30)

Je crus le découvrir dans une clairière du Bois de Bouch. Cependant son altitude, 150 mètres plus haut que la Perte, me donna des doutes sur sa relation avec le ruisseau hypogé. En effet, à la profondeur de 45 mètres, le gouffre se termine en cul-de-sac. C'était là le dernier espoir.

La Perte de l'Arize gardera-t-elle toujours son secret ?... Une histoire étrange illustre pour moi ce gouffre. Il ne s'agit pas de Fées, mais d'un cadavre ! D'un cadavre que l'on m'a fait découvrir au fond de ce gouffre. On s'étonna que je niasse cette macabre découverte et j'eus beau affirmer n'y avoir trouvé aucun ossement humain (seulement le squelette d'une vache !), on me précisa qu'il s'agissait d'une jeune femme amenée prisonnière par les Allemands en 44 dans le bois de Bouch et qui y aurait été fusillée.

Il est possible que, en circulant encore dans la vallée, les paysans, entre eux, me désignent comme « celui ayant trouvé le cadavre de la jeune femme inconnue » !...

Quittons ces problèmes à solutionner, et gravissons le Montsacon, cette imposante montagne qui par sa majesté attire le regard.

III. MONT SACON

Malheureusement pour la vallée de l'Arize, le Montsacon ne sera pas très généreux puisqu'il ne donne que deux gouffres, creusés l'un près de l'autre, dans un paysage très pittoresque, et qui enchante le spéléologue.

Falaises calcaires, nombreuses dolines, effondrements ; témoins en ces terrains calcaires d'affaissements du sol dûs au travail des eaux souterraines.

a) **Gouffre de l'Avion** (Coordonnées : 451,90 — 78,62)

A 1 050 mètres d'altitude, baille un vaste orifice circulaire dont les parois noires et ruisselantes s'ornementent de mousses, de fougères et de lierre.

A —20 mètres, j'atterris sur un petit balcon pour plonger à nouveau dans le vide. Au fur et à mesure de la descente, le gouffre s'évase, l'échelle pendule dans le vide. A —70 mètres, j'en atteins le fond dans une salle circulaire de vingt mètres de diamètre, close de toutes parts. M'habituant peu à peu à l'obscurité et inspectant le sol couvert de pierrailles, de branches et de feuilles mortes où je m'enfonce jusqu'aux mollets, je pousse une exclamation de surprise. Ce que je viens de rencontrer est — je crois — unique dans les annales de la spéléologie.

Il est courant au fond d'un gouffre d'y trouver des ossements les plus divers, même parfois des cadavres, de moutons, de vaches. etc... Bêtes tombées accidentellement, parfois jetées — même vivantes — par les bergers. Egalement toutes sortes d'objets hétéroclites, depuis le moulin à café jusqu'à de vieilles chaussures.

Le célèbre spéléologue de Joly a eu trouvé au fond d'un abîme des ossements de... baleine (précépités par un forain qui avait longtemps exhibé ce squelette dans les foires, puis s'en était débarrassé de cette façon expéditive).

Ce qui me cloue sur place de surprise — et on le serait à moins — c'est que là, occupant tout le sol de la grande salle, gisent les restes... d'un avion ! Un avion allemand comme me le fait remarquer un rapide examen où je trouve des plaques de consignes gravées en allemand. Mais dans quel piteux état ! Aucune pièce n'est reconnaissable. Des tôles d'aluminium torturées, des cables électriques s'enchevêtrent dans un amas indescriptible. Le tout affreusement déchiqueté par la double chute, dans la forêt d'abord, puis au fond de ce gouffre.

L'explication de la présence de cet engin m'a été fournie par quelques paysans. Il s'agit d'un avion allemand, tombé en panne, qui s'était écrasé dans le bois de Montsacon. Les Allemands, cantonnés dans les environs, retirèrent le corps du pilote, et — par une loi immuable du « tout à l'abîme » — jetèrent les restes de l'avion dans le gouffre, où dans sa terrible chute de 70 mètres, se fracassant contre les parois, il finit de se démanteler.

Une autre remarque, au fond de ce gouffre, est à signaler.

Il est arrivé à bon nombre de spéléologues effectuant une descente d'abîme de faible profondeur d'y rencontrer au fond des animaux (chiens, principalement) tombés accidentellement et qui ont survécu, parfois pendant plusieurs semaines, dans une agonie des plus horribles que l'on imagine aisément. Une trouvaille de cet ordre — une des plus notables, pensons-nous — a été faite par M. Norbert Casteret au gouffre de Houaliech, à Cagire (profondeur 25 mètres) (7), qui découvrit le cadavre d'un chien à l'extrémité d'une immense salle où il s'était traîné là, pour y mourir à quelques centaines de mètres du bas du puits.

Ici, à un mètre au-dessus du sol, s'ouvre un petit boyau de 3 à 4 mètres de long où gît le squelette d'un mouton. Couché, allongé sur ses quatre pattes, la tête poussée en avant, semblant flairer une sortie, au fond du boyau ; sortie — hélas — inexistante. Lugubre trouvaille qui me fit tressaillir et m'apitoyer. Pauvre mouton, malgré sa terrible chute de 70 mètres amortie sans nul doute par les branchages, il avait survécu. Et dans un sursaut d'énergie, dans les ténèbres éternelles du gouffre, combien de fois a-t-il dû faire le tour de la salle, ronde infernale, pour sauter enfin d'un bond dans ce boyau, croyant trouver là une sortie.

b) **Deuxième Gouffre** (Coordonnées : 451,88 — 78,64)

Sortant de ce gouffre, je scrutai toutes les dolines en quête de nouveaux puits. Je n'en trouvai qu'un, fort modeste, puisque profond de 20 mètres seulement, de belle ouverture, mais sans intérêt.

Nous ne quiterons pas le Montsacon sans signaler toutefois deux autres gouffres, creusés, l'un au pied, et l'autre sur le derrière de la falaise du Pic de Tourroc. Tous deux de vastes orifices qui ont, de tous temps, épouvanté les bergers. Géographiquement ils appartiennent à la vallée de Barousse, bien qu'on puisse les atteindre aussi par l'Arize. Je ne fais que les citer, d'autant plus qu'ils sont d'intérêt médiocre.

IV. PIC DE MONTNÉ (Mont Sieut et Mont du Rat)

Faisant face au Montsacon, et de l'autre côté de l'Arize, le Pic de Mont Né nous a fort bien accueillis. En effet, les deux monts (Mont Sieut et Mont du Rat) qu'il pousse jusqu'aux bords de l'Arize nous ont donné plusieurs gouffres dont un très intéressant, puisque le plus profond de la vallée (120 mètres).

---

(7) Voir *Dix ans sous terre*, de N. CASTERET, page 224 et suivantes.

a) **Puits du Pont** (Coordonnées : 450,80 — 77,68)

Tout au long de la rude montée du Mont Sieut nous avons rencontré successivement : ce premier puits, à deux cents mètres au-dessus du petit pont qui enjambe l'Arize, de bel orifice circulaire de dix mètres de diamètre environ, aux parois verticales, mais profond seulement de 20 mètres. Au fond, le sol incliné et couvert de pierrailles conduit à une longue faille, trop étroite pour nous y introduire.

Puis, à 200 mètres plus haut :

b) **Deuxième Puits,** une vaste gueule, cachée par une falaise surplombante et d'épaisses broussailles, donne à 15 mètres de profondeur sur un carrefour de petites galeries qui se recoupent, pour se terminer toutes en cul-de-sac. Exceptée une, la plus grande, où j'ai été arrêté par un bassin d'eau mouillant la voûte, syphon inexorable. Mais l'espoir d'une continuation importante est vraiment faible.

Toujours en montant, et à 200 mètres environ à droite :

c) **Troisième Puits :** Une petite salle au bas d'un couloir déclive de 15 mètres.

Et plus haut, quelques petits puits, beaucoup plus modestes, sont sans intérêt.

d) **Gouffre du Rat** (Coordonnées : 450,50 — 77,90)

Et enfin, à 300 mètres du col séparant le Mont Sieut du Mont du Rat, un modeste orifice nous a dévoilé le plus grand gouffre de la vallée. Son exploration nous a demandé 3 expéditions, notre matériel, à l'époque, étant bien réduit.

Une entrée banale, triangulaire, taillée dans une petite falaise de calcaire dolomitique, avale les 20 mètres d'échelle que nous y jetons, amarrée à une touffe d'arbustes. Nous dévalons une pente fort raide, où, au bas, nous nous apercevons qu'à nos pieds baille un puits dont la profondeur, évaluée par un sondage à l'aide de pierres, semble voisine de 40 à 50 mètres. Faute d'échelles suffisantes, l'exploration s'arrête là.

Le dimanche suivant nous retrouve à l'entrée du gouffre, avec quelques échelles de plus. Mes deux compagnons et moi dépassons le bien modeste terminus de notre reconnaissance précédente, et atteignons un balcon à —45, dominant un nouveau puits que je m'empresse de descendre. A —60 mètres, je prends pied sur une plate-forme où s'entr'ouvre un troisième puits. Je le sonde en y lançant des pierres. Celles-ci dégringolent, ricochent, puis... plus rien. Nous sommes à nouveau à court d'échelle et nous devons faire demi-tour. Tout au long de la remontée, nous rêvons déjà d'une prochaine expédition.

Et nous voilà en une troisième expédition, par un soleil de plomb, à midi devant ce fameux gouffre. Le repas est vite expédié, car l'impatience est grande. Puis, à 13 heures, nous nous enfonçons dans la fraîcheur bienfaisante et les ténèbres du gouffre.

A —15 m j'assure la descente de Bourdel jusqu'au balcon —45, puis Tornamorel jusqu'à —30 où il aura pour mission d'aider la descente de l'encombrant matériel jusqu'à —45. Tornamorel rejoint Bourdel, tandis que j'amarre une poulie qui me permettra d'être assuré par mes camarades installés en bas. Enfin regroupés, nous fixons une autre échelle afin d'atteindre la côte —60, terminus de cette dernière expédition. Nous manœuvrons à nouveau pour descendre le matériel. Trente-cinq mètres sont encore fixés. Je descends le premier.

Une nouvelle aventure commence. A —85, j'atteins une salle de dimensions modestes. Tornamorel me rejoint avec une autre échelle de 15 mètres. Le sol de cette salle est boueux, les parois semblent ne receler aucune continuation. La déception est proche. Mais non ! Là, devant nous, la faille continue, minuscule.

Jusque-là le gouffre est de belles proportions, mais maintenant il se poursuivra toujours étroit et difficile. Je me laisse happer par l'étroiture et atteins la fin de l'échelle. Sur ma demande, Tornamorel m'envoie, au bout d'une corde, la dernière échelle qui reste. La faille s'amenuise de plus en plus. Je débouche dans une petite salle où s'entr'ouvre une nouvelle fissure et atteins une étroite galerie plongeante. Là l'échelle devient inutile, heureusement du reste, car nous n'en avons plus. Tantôt en rampant, tantôt en descendant en opposition, je prends pied dans une minuscule salle, donnant accès sur un boyau plongeant.

L'étroitesse du passage m'oblige à quitter mon casque et ma lampe à acétylène devenus trop gênants, et c'est avec une pile électrique que j'accède dans une petite rotonde occupée par un bassin d'eau profonde. La faille ici s'achève ; c'est la fin. Une chauve-souris — décidément ces bestioles s'enfoncent loin sous terre — est effrayée par ma présence insolite. Je fais minutieusement mes calculs, je suis à —120 mètres.

Depuis la création du monde, nulle lumière n'avait, jusqu'à ce jour, déchiré ces ténèbres éternelles, nul bruit n'avait rompu l'écrasant silence qui règne en ces lieux, aucun être humain n'avait ici porté ses pas.

La remontée des différents puits sera sans histoire, mais très pénible ; les cordes ne sont plus que boudins de boue qui glissent entre les doigts, les échelles s'accrochent à la moindre aspérité.

La remontée des 120 mètres aura duré trois heures.

Ressortant de ce gouffre nous aurons terminé notre « flânerie » souterraine dans la vallée de l'Arize, parce que, au-delà, plus au Sud, c'est une région sans attrait pour le spéléologue : terrains primaires, schisteux.

Nous aimerons cependant escalader ce versant qui barre, au fond, la vallée, car nous avons un point de vue sur presque toute l'Arize,

où nous pouvons retrouver, situer chaque gouffre ; et par là, laissant vagabonder notre pensée, nous remémorer telle ou telle exploration.

Certes, nous ne pouvons pas prétendre avoir visité et exploré toutes les cavités de la région. Sans nul doute, un jour, un berger, un chasseur, découvriront-ils un « trou » en plein bois, en plein fourré, qui avait jusque là échappé au regard, ou peut-être une coupe de bois démasquera-t-elle sous une souche d'arbre un puits ou une grotte nouvelles. Nous l'espérons. Du reste, nous ne cesserons pas de flâner de temps à autre dans cette charmante vallée, toujours en quête de cavités nouvelles.

« Les choses que l'on a faites pour se contenter soi-même ont toujours chance d'intéresser quelqu'un », écrivit Marcel Proust. Que ce soit pour nous une sorte d'excuse ; nous n'avions d'autre but que d'apporter notre contribution à la connaissance de notre cher Comminges, en tirant de l'oubli, pour un moment, une bien humble vallée, mais qui n'en est pas moins pittoresque et attrayante.

Jacques JOLFRE (septembre 1960).

Les moulins de la Neste au XVII^e siècle

MOULIN DE SAINT-LAURENT

Le 10 juin 1652, messire *Cezar de Peguilhan, Sr et Baron d'Ariès et autres places a bailhé et bailhe en afferme et Ranleman, a Guilhem fontan dict haillé dud lit de St Laurent le molin banier, molant a deux mulles siz sur la Rivière de la Neste pour le temps et lespace de troyes années completes et revolues quy comanseront de courir ce jour et feste monsieur St Jean Baptiste prochain et finiront au jour et feste de la St Jean 1655 lequel afferme est faict aud. fontan pour et mojennant la quantite de huict vingt sacts grain mesure de mourejau moittié segle et lautre moittié milhet, soisante livres chandelles de suif et cinq^t livres de truittes chaque année.*

A la Noël prochaine, 80 sacs seront livrés au seigneur *et les autres quatre vingts restans à la feste mons^r St Jean, les chandelles a la toussainctz* ainsi que les truites.

Au-dessus de 5 livres, le seigneur effectuera les réparations à condition que le fermier l'avertisse, celui-ci payant celles inférieures à 5 livres. Le seigneur *promet en cas que led. molin viendra à chaumer précompter et distraire au prorata de lafferme lad. chaume.*

Archives Hautes-Pyrénées.

G. PUYAU.